

LA VIE QUOTIDIENNE DANS LA BANLIEUE  
INDUSTRIELLE LIEGEOISE À LA FIN DU SIECLE  
DERNIER À TRAVERS UNE CHRONIQUE VILLAGEOISE

par

René LEBOUTTE

Licencié agrégé en Histoire

---

*"Il est heureux pour Herman qu'il n'ait pas d'enfants avec sa seconde femme, car il a déjà assez de misère ainsi. Le dimanche 19 mars 1876, à la première messe, je vois devant moi le plus âgé de ses fils, qui peut avoir 12 à 13 ans; il n'est ni peigné ni lavé : il est chaussé d'une paire de mauvais sabots et de chaussettes toutes ravaudées et mal ravaudées encore. Son costume consiste en un pantalon de sa première communion sali, abimé et de sa jaquette en drap idem. Ce pauvre enfant travail [sic] déjà dans la bure [\*]. Sa soeur aînée, d'une quatorzaine d'année est servante dans une maison à Liège : celle-là n'est pas mal relativement au sort de ses autres frères et soeurs, moins âgé et demeurant chez le père. Herman pauvre cultivateur labourant avec un boeuf, qu'el revenu apporte-t-il dans le ménage. Sa femme, sa seconde femme, Catherine, je ne sais trop s'i elle bonne ménagère [sic]; j'incline même pour l'opinion contraire : elle ne fait rien d'ailleur que le ménage et aider tant bien que mal son mari dans la culture des quelques pièces de terre de sa première femme et peut-être d'autres qu'ils louent chèrement. La culture aujourd'hui ne payent pas trop bien ses maîtres, surtout ceux qui comme Herman, ne possèdent pas les moyens ni l'énergie voulue pour bien mener leurs affaires. Reste ce pauvre chétif enfant de 12 à 13 ans, houilleur gagnant une petite journée" (1).*

Cette description simple, naïve, d'un ménage de Vottem est de la plume d'un habitant de ce village de la banlieue liégeoise. Elle date

(\*) Mis pour le bure = puits d'extraction.

(1) Gaspard MARNETTE, *Mélanges de faits qui se sont passés à Vottem*, livre III, pp. 318-321. Dorénavant, nous ferons référence à ce manuscrit en donnant le numéro du cahier et des pages. Les *Mélanges* de Marnette font actuellement l'objet d'une étude de notre part. Le présent article a seulement pour but de présenter ce document dans l'espoir qu'il suscitera des remarques critiques et qu'il offrira la possibilité d'établir des comparaisons avec d'éventuels ouvrages similaires.

de 1876, c'est-à-dire qu'elle est contemporaine de l'*Assommoir* de Zola. Quelle distance sépare ce modeste témoignage du fin portrait de Gervaise !

Zola est tout à la fois le brillant homme de lettres, l'intellectuel, le bourgeois qui se penche sur le peuple, l'examine, le regarde vivre, le dissèque et en tire un chef d'oeuvre littéraire. Gaspard Marnette, l'auteur des lignes qui précèdent, est un modeste ouvrier à domicile qui n'a jamais quitté son patelin et qui y a mené une vie simple et paisible. Il n'affiche aucune prétention littéraire. Il se contente de rapporter ce qu'il a vu de la fenêtre de son atelier, ce qu'il a entendu dans la rue, ce que racontent les voisins. Il livre le tout en vrac, non sans parsemer son récit de commentaires personnels, de prises de position, d'exclamations.

Dans son effort de compréhension du monde ouvrier et paysan du siècle dernier, l'histoire sociale ne dispose généralement que de sources produites par des observateurs souvent fort éloignés socialement et culturellement du milieu qu'ils décrivent. C'est particulièrement vrai dès que l'historien fait appel aux oeuvres littéraires (2). Rarissimes sont les documents, les témoignages, issus du peuple. Et pour cause : celui-ci, maîtrisant mal la démarche de l'écriture, préférerait d'autres techniques de diffusion où la parôle joue un rôle fondamental. Pour s'en convaincre, il suffit de relire *Classes laborieuses et classes dangereuses* de Louis Chevalier, un modèle d'étude en histoire sociale : parmi les innombrables sources mises à contribution, aucune ou presque n'émane de ces classes laborieuses (3).

En conséquence, le plus souvent "la notion de classes inférieures évoque d'abord celle du nombre et de l'anonymat. Car l'homme des classes inférieures n'existe pour l'historien que perdu dans l'étude démographique ou sociologique. L'historien d'aujourd'hui le réintègre dans l'aventure humaine par l'étude quantitative des sociétés du passé, mais il y reste silencieux" (4). Ce silence, Gaspard Marnette l'a

(2) A propos de l'utilisation d'oeuvres littéraires en histoire, voir : Pierre GUIRAL, *La société française, 1815-1914, vue par les romanciers*, Paris, A. Colin, 1971; Michel RAGON, *Les écrivains du peuple*, Paris, 1947.

(3) Louis CHEVALIER, *Classes laborieuses et classes dangereuses à Paris, pendant la première moitié du XIXe siècle*, Paris, Plon, 1958.

(4) François FURET, "Pour une définition des classes inférieures à l'époque moderne", *Annales E.S.C.*, 1963, 3, p. 459.

rompu en 1865 quand il décida de mettre par écrit ce qu'il a vu, entendu et lu. En poursuivant son oeuvre sans relâche jusqu'en 1903, il a constitué une énorme chronique villageoise de plus de 2.000 pages (5).

## L'AUTEUR

Gaspard Marnette est né à Vottem en 1837 et il y est mort en 1908. Il n'a jamais quitté la maison natale, située au coeur de ce village de la banlieue liégeoise :

"Je suis né dans la rue Vert-Vinâve, là où je reste toujours. Je suis l'aîné de 4 enfants, dont une soeur, décédée en bas âge, et deux autres soeurs vivantes. Je suis aujourd'hui âgé de 28 ans passé. Ma profession est celle d'armurier faiseur de bois de fusils de luxes. En fait de religion je suis catholique, apostolique et romain. Je pratique ma religion de mon mieux; je communie régulièrement tous les mois et, j'assiste régulièrement aux offices du dimanche. Je ne joue ni aux quilles, ni aux cartes, ni au billard, ni à aucun autre jeu; je n'ai en ma possession ni coqs, ni pigeons, ni pinsons, ni aucune autre bête. Enfin je ne vais au cabaret que quand j'y suis obligé par une cause quelconque. Tout mon plaisir consiste en la lecture de bons livres et de bons journaux. Pour le moment je suis abonné à cinq journaux : 2 de Bruxelles, 2 de Liège et un illustré de Paris. Je ne suis pas marié, et, je me suis proposé de rester célibataire, uniquement pour motif de religion.

Pour finir cette introduction, ami lecteur, j'ai une grâce à vous demander ? Soyez indulgent pour ma manière d'écrire français ! Vous pourrez remarquer que mon français n'est pas des plus académique; la cause en est bien simple : je n'ai jamais mis les pieds dans aucun Collège; je n'ai fréquenté des écoles primaires jusqu'à l'âge de 13 à 14 ans, époque à laquelle j'ai du commencer à travailler, pour apprendre mon métier. Vottem, le 3 décembre 1865" (I, 1-3).

Fils de houvreur, Marnette est ouvrier-armurier à domicile. Il exerce une activité typique de Vottem et des communes environnantes durant la seconde moitié du XIXe siècle. Ouvrier spécialisé, il est instruit, quoiqu'il dise, et ses lectures le situent d'emblée parmi l'élite alphabétisée de la couche laborieuse de la population. Profondément intégré dans la société villageoise, exerçant à plusieurs reprises des mandats publics (fabricien, conseiller communal), il s'est

(5) Compte tenu des souvenirs rapportés au début du premier cahier, l'oeuvre de Marnette couvre la période 1857-1903.

toutefois tenu à l'écart de la foule, du public des cabarets si nombreux alors (6). A la fin de sa vie, son attitude austère, sa bigotterie, son avarice, sa vie d'ermite en feront une figure populaire (7).

## LE MILIEU

Durant la première moitié du siècle dernier, Vottem était réputée pour ses limeurs de fourchettes de fer. Marnette, qui les a bien connus, les évoque en 1885 :

“Jusque vers 1850 les fabricants de fourchettes étaient nombreux à Vottem : il y avait des forges aux fourchettes dans toutes les rues du village et c'était le principal métier de la presque généralité des pères de familles.

Comme c'était un métier qui ne rapportait pas de grosses journées (un forgeron gagnait 2 francs à 2 fr. 50 au plus par jour, et, il fallait un bon limeur pour gagner 7 à 8 francs par semaine tout en faisant ses frais de limes et huile), les parents se sont tournés du côté de l'armurerie pour donner des métiers plus lucratifs à leurs enfants. De manière que au moment que j'écris ces lignes, je ne connais plus à Vottem que quelques fabricants de fourchettes, qui, après eux, ne laisseront pas d'enfants pour continuer les métiers : d'ici à quelques années on n'en verra plus. Les fabriques industrielles et l'armurerie donnent constamment des journées ou salaires aux ouvriers de 3, 4 et 5 francs et même plus pour les ouvriers hors ligne” (1885, V, 403).

Dans la seconde moitié du XIXe siècle, en effet, l'armurerie (et plus spécialement la fabrication des crosses de fusil) a connu une grande expansion (8).

En 1880 l'armurerie et le travail des métaux occupent 30% de la population active. 40% de celle-ci travaille dans les nombreux charbonnages des environs. Située aux portes de Liège, coincée entre le bourg industriel de Herstal et la plaine hesbignonne, Vottem compte aussi quelques cultivateurs et des maraîchers. Ils ne forment cepen-

(6) A propos de ce village, lire : Georges DEHOUSSE, *Histoire de Vottem*, Vottem, 1981.

(7) Il fait l'objet de railleries dans le roman de Lucien COLSON, *Mi vuyèdje* (1906), traduit en français dans l'ouvrage du même auteur : *En Wallonie liégeoise. Mœurs, types et souvenirs*, 2e édition, Liège, 1923, pp. 28-29.

(8) G. DEHOUSSE, *op.cit.*, p. 252; Cl. GAIER, *Quatre siècles d'armurerie liégeoise*, Liège, 1976, pp. 117-166.

dant que 5% de la population active (9).

Enfin, dans les années 1890-1900, la découverte de gisements de phosphate de chaux provoqua une multiplication de minuscules puits à travers la commune (10). En 1806, le village comptait 900 habitants; en 1880, 2.500 et en 1900, 3.700 (11).

#### LES "MELANGES" DE GASPARD MARNETTE

En 1865, Marnette, âgé alors de 28 ans, commence la rédaction de ses "Mélanges de faits qui se sont passés à Vottem". Durant près d'un demi siècle, il allait décrire, au fil des jours, les menus événements qui font la trame de la vie quotidienne. Ainsi son oeuvre se présente-t-elle sous la forme d'un journal, c'est-à-dire, pour reprendre la définition de J.-M. Goulemot, un document qui "n'est pas destiné à la publication et [qui] ne vise nullement à grandir son auteur ou à plaider sa cause. S'y mêlent l'anecdote la plus diverse et l'histoire la plus officielle. Sa raison d'être, c'est la conscience d'y dire ce qui échappe aux premiers rôles, la mise en oeuvre d'un regard privilégié parce que commun et extérieur aux événements, la volonté de sauver de l'oubli ce qu'on a vu, de sa fenêtre, dans la rue, ce qu'on a entendu soi-même ou entendu dire". La personne de l'auteur, sa vie, s'effacent pour ne laisser en scène que l'observateur, l'oeil et l'oreille. Ce qui n'empêche pas de commenter, de critiquer et de juger les faits rapportés (12).

Les faits repris par Marnette peuvent rentrer dans trois catégories :

- 1) Les faits accidentels, uniques : la guerre franco-prussienne de 1870, les grèves de 1886;
- 2) les informations fournies à intervalles réguliers : chaque mois, les

(9) Répartition des professions établie sur base des registres de population conservés dans les archives de l'administration communale de Vottem. Pour une vue d'ensemble de la vie économique de cette région, voir : *Herstal. Un patrimoine pour une nouvelle commune*, Herstal, 1980, pp. 48-70.

(10) G. DEHOUSSE, *op.cit.*, pp. 420 & 443.

(11) Pour 1806 : ARCHIVES DE L'ETAT A LIEGE, *Fonds Français, Préfecture*, 20619 (894 habitants); ensuite : *La région liégeoise. Démographie. Logement. Industrie et Commerce (...)*, Liège, 1951, pp. 24-25.

(12) V. JAMEREY-DUVAL, *Mémoires, enfance et éducation d'un paysan au XVIIIe siècle*, Paris, 1981, introduction par J.M. Goulemot, p. 43.

observations météorologiques; chaque année, la mercuriale de juillet ou le compte-rendu de la procession;

3) une série de thèmes qui reviennent constamment et qui forment la trame du journal :

- la vie paroissiale et le curé,
- les rivalités entre voisins,
- les luttes politiques locales,
- les achats de biens immobiliers,
- les portraits physiques et moraux des personnes défuntées,
- les scandales dont se rendent coupables les villageois.

Ces deux derniers thèmes occupent une place privilégiée dans les *Mélanges*.

La vie économique et professionnelle n'est pas absente, mais elle fait plutôt l'objet de pages spéciales. L'extrait relatif aux fabricants de fourchettes en est un bel exemple. En voici un autre, relatif aux difficultés économiques de 1876-1877 :

“Les 6 derniers mois de 1876, l'armurerie qui avait si bien allé les années précédentes va mal [...]. Les fabricants reçoivent de petites commandes de fusils et à bas prix. Les prix des parties du fusil sont diminués assez forts aux ouvriers. On travaille encore mais pas à plein bras, dans les meilleurs ouvriers; mais les plus faibles, les moins adroits n'ont presque rien à faire. Et à quoi se mettre ? L'industrie dans les fabriques métalliques : fonte de fer, mécanique etc. va mal et les houillères en janvier 1877 et suivant font chômer leurs ouvriers deux journées par semaine avec diminution de prix. [...] Les tailleurs d'habits, les cordonniers et généralement les métiers fournissant et travaillant pour le public, le peuple, se ressentent grandement aussi du malaise dans les métiers : quand l'ouvrier gagne bien sa vie, il fait travailler pour s'habiller, se chauffer et se nourrir et loger; mais autrement il s'abstient le plus possible en tout. Je vois à cette époque que à Ans, à Herstal et ailleurs, on organise des tombola ou loteries, pour venir en aide aux ouvriers” (IV, 215-219).

A travers son discours, Marnette se situe dans l'échelle sociale : il ne s'identifie pas en effet avec le peuple, les ouvriers dont les houilleurs sont, à ses yeux, l'exemple type. Il se sent plus proche des artisans; de ceux qui travaillent chez eux et qui se croient maîtres de leur ouvrage. La mentalité de Marnette, telle qu'elle s'exprime dans ses *Mélanges*, correspond bien à celle des ouvriers-armuriers dans leur ensemble (13).

(13) Une description de la mentalité propre à ce groupe social est fournie par Cl. GAIER, *op.cit.*, pp. 131-135.

En ce qui concerne les événements nationaux et internationaux, Marnette les traite aussi sous forme de pages spéciales. C'est ainsi qu'il consacre 66 pages à la guerre franco-prussienne, dans lesquelles il ne se contente pas de paraphraser la *Gazette de Liège*. Il s'efforce au contraire d'en mesurer les effets sur la vie quotidienne dans la région liégeoise :

"Au commencement du mois d'octobre [1870], les fabricants d'armes de Liège se rendent à Sedan et dans les environs et y achètent, durant quelques jours aux paysans et bourgeois qui les avaient ramassés sur les champs de bataille, les fusils français, dit *chassepots*. C'était alors la meilleure arme de guerre connue en fait de fusils. Les fabricants d'armes achetaient ces fusils pour 5, 10, 15 et 20 francs au début, à vil prix enfin (on en avait dans le temps fabriqué à Liège pour le gouvernement français au prix de 105 francs pièce). Ces fabricants les font transporter à Liège où on les nettoye et les répare et d'où on les fait repasser en France au prix de 100 et 115 francs. Les Français les achètent à tout prix pour continuer la guerre avec acharnement" (II, 186).

On le voit, le lecteur attentif des journaux cède la place à l'artisan, à l'armurier, qui connaît le métier. Il donne en même temps un bel exemple du soin, du souci du détail qu'il apporte dans la rédaction de ses notices.

Catholique pratiquant fervent, Marnette aime à évoquer les fêtes religieuses, la vie paroissiale, la personnalité du curé. Dans ce dernier cas, son discours est certes passionné et partisan, mais il ne verse jamais dans la solution commode du panégyrique. Il aime et respecte son curé mais il ne lui ménage pas ses reproches :

"[...] avant de commencer son sermon sur le travail du dimanche, Monsieur le Curé avait jeté encore un de ses désagréables coups d'oeil sur la porte extérieure de l'église et qu'ayant vu là quelques gaillards entendant la messe placés sur le cimetière il leur avait crié d'avancer dans l'église; mais Monsieur le Curé fait cela d'une manière si peu avenante ! [...] Il a dit que les travailleurs invétérés du dimanche étaient de mauvais chrétiens, qu'ils se moquaient pour ainsi dire de ses instructions [...]. Et en expliquant cela et en développant sa pensée, son discours, il s'est laissé aller à dire : ceux qui agissent ainsi, qui travaillent le dimanche, qui donne le scandale, et qui continuent à le faire malgré mes instructions si souvent répétées sur cela sont de mauvais chrétiens et je dirai le mot c'est de la *crasse*. C'est douloureux pour un prêtre qui aime à remplir son devoir de voir les lois du Bon Dieu transgressées ainsi sous ses yeux, malgré qu'il emploie tous les moyens qui lui semblent bons; mais il me semble qu'il de-

vrait s'abstenir de lâcher des mots si grossiers dans le cours de ses instructions et cela dans une église durant le Saint Sacrifice de la messe" (III, 154-155).

Au-delà de l'anecdote, Marnette laisse percevoir un des problèmes les plus épineux à traiter de la sociologie religieuse : celui de la pratique.

Autre thème privilégié : la vie privée. Marnette surveille, épie ses voisins. Il écoute ce que distille la rumeur publique et dresse des portraits parfois très crus de ses concitoyens. Il livre du même coup aux historiens quelques documents sur l'un des domaines les plus obscurs de l'histoire du quotidien : la vie intime, les relations sexuelles. En 1884, sa filleule épouse un déserteur de l'armée allemande, réfugié à Herstal

"où il s'était fait domestique de ferme puis houilleur. Il alla un certain temps à Glons aussi où il fut l'auteur, a-t-on dit, de deux enfants bâtards. Il vint à Vottem demeurer chez Alexis [...] comme pensionnaire-houilleur et y fit des briques aussi. Il quitta (Alexis) et se réfugia chez Barbe [...] qui était veuve. Il ne tarda pas d'entrer en relations criminelles et impures sous l'apparence de *hanterie*, avec la fille de Barbe [...] qui avait à peine 17 ans, et elle en avait à peine 19 qu'elle mettait au monde un enfant batard le 6 avril 1884 et ils restèrent jusqu'au 21 juin suivant pour se marier.

Cette fille [...] était une jeune débauchée qui à 14 ou 15 ans avait déjà des relations impures avec un des fils dudit (Alexis ...) dont nous avons parlé, sa mère lui laissant toute liberté, mais ces femmes avaient l'art de bien cacher leurs honteuses actions et visaient même à paraître honnêtes. La mère [...] avait été toute jeune aussi impudique et s'était aussi mariée enceinte toute jeune; durant son mariage elle était tombée en adultère avec plusieurs individus, mais elle était audacieuse, malicieuse, verbeuse et avec une langue bien pendue avait l'art de masquer ses faits et gestes. Sa fille a fait comme elle, sa mère l'ayant pour ainsi dire livrée toute jeune à la débauche. C'était l'ordinaire d'ailleurs dans le ménage de cette femme indigne et immorale : elle avait deux filles mariées qui toutes deux avaient vécu en concubinage avant de se marier" (V, 338-339).

La précocité de ces liaisons, la complicité des mères à l'égard de leurs filles, les fréquentations des nombreux bals et des cabarets, autant de sujets qui reviennent régulièrement dans les *Mélanges*. Cette liberté laissée aux jeunes, qui choque si profondément Marnette, semble être tolérée, admise même par l'opinion publique. Par contre, celle-ci se montre intransigeante sur le chapitre de la contraception et a fortiori de l'avortement. Ainsi, à propos d'une fillette



de 13-14 ans :

“Tout le monde était scandalisé de voir surtout cette fille encore enfant, déjà livrée au vice comme une femme faite. Son compagnon de débauche s'est vanté qu'il y avait 2 à 3 ans qu'ils se livraient ainsi au péché. On a connu que la mère de cette fille lui administrait des liqueurs pour avortement. C'est affreux” (V, 342, 1886).

La limitation volontaire des naissances, même sans le recours aux procédés contraceptifs, n'est guère mieux tolérée :

“Si c'est vrai ce qu'on a rapporté, la femme de l'avocat [...] est un peu cause de l'immoralité de son mari. Il paraît qu'à la naissance de son plus jeune enfant, une fille, elle a dit à son mari, qu'ils avaient des enfants assez, qu'elle n'en voulait plus [...]. Ils ont cessé, par le refus de la femme de vivre ensemble amiablement. Voilà ce que font les riches [...]. D'après une conduite pareille, on comprend très bien cette parole de Notre Seigneur J.C. qu'il est plus malaisé pour un riche d'entrer en Paradis qu'une grosse corde dans le trou d'une aiguille à coudre” (V, 329-330).

Marnette dénonce également avec virulence la débauche et ses conséquences. De nouveau il tient ses informations de la rumeur publique. En 1874, décédait une pauvre femme qui accouchait de son septième enfant :

“A l'accouchement précédent, les médecins lui avait prédit que, si elle devait à l'avenir s'accoucher encore il y avait risque pour elle de mourir parce qu'elle accouchait très-difficilement. Si elle et son mari eussent bien pensé et vivre ensemble comme frère et soeur cette femme ne serait pas morte. C'est difficile pour des gens grossiers et peu instruits comme ils l'étaient; mais enfin ce n'est pas impossible. Le mari d'ailleurs était un infâme que l'accouchement de sa femme a fait connaître : le médecin Henrard qui l'a délivrée s'aperçut que la pauvre femme en outre des maux qu'elle endurait pour mettre au monde son enfant était atteinte de maladie vénérienne.

Lorsque le dit médecin vit cela, il dit au mari qui était présent, et cela avec indignation : — “Sortez de ma présence, vous n'êtes qu'un cochon ? Si j'avais connu ce que je vois, je ne serais pas venu pour 1000 francs mais j'y suis et je ferai ce que je pourrai”—. Et le médecin du prendre, par précaution pour lui-même, des gants pour achever la délivrance de la pauvre femme. Il du pratiquer l'opération césarienne : la femme qui depuis 8 jours était dans la souffrance ne pu résister à cette dernière opération et mourut. L'enfant aussi était mort.

Ainsi cet époux abominable, étant marié, fréquentait les maisons mal

famée de Liège, et y avait puisé le venin qu'il avait inoculé à sa femme. Et c'était de plus, en agissant ainsi un infâme adultère, un monstre d'impudicité, enfin." (III, 200-201).

Sans cesse Marnette dénonce les attitudes déviantes et les excès en tout genre. Selon lui, chacun doit rester à sa place, dans son rang, et mener une vie simple et sombre. Aussi condamne-t-il le manque d'esprit d'économie, l'envie et la vanité qu'il rencontre chez certains ouvriers :

"Parvenu à l'âge de jeune homme, de belle taille et pas mal fait, il devint un peu vaniteux, tout en se conduisant bien pourtant [...]. Il maria une fille d'un maître charretier de Liège qui portait chapeau, robe et le reste. Toussaint, un peu vaniteux d'avance, le devint d'avantage marié : il se fit de beaux costumes, fréquenta de beaux cafés; tint des pigeons-voyageurs en grande quantité, loua une maison assez chère à Liège, sa femme, naturellement, se fit aussi une belle toilette; il vint quelques enfants auxquels on fit aussi des chapeaux à plumet et Toussaint vivait en riche. Mais les gens sensés se demandaient, où Toussaint et sa femme, n'étant pas riche, avaient les ressources pour faire face aux sottises et inutiles dépenses qu'ils faisaient. On en eut l'explication à la fin : il volait et trompait ses maîtres de houillère [...]" (V, 137-138).

Il n'apprécie guère non plus la coquetterie un peu gauche des femmes d'ouvriers :

"Elle et sa soeur Françoise, toutes deux sans instruction, se donnaient de grands airs de personnes riches; mais elles faisaient cela grossièrement, nous dirons bêtement, en s'attifant de riches robes et chapeaux à plumages, portant des chaînes en or étalées sur leur poitrine et autres sots quolifichats [sic], toutes choses enfin cadrant peu avec leur rang d'ouvrières cultivatrices à la journée même dans les maisons du village. Elles étaient propriétaires de leur logis et de quelques lopins de terre de peu d'importance, et devaient travailler ferme et sans relâche pour manger du pain." (IV, 231-232).

Ces quelques extraits témoignent de l'originalité des *Mélanges* qui fournissent des informations exceptionnelles sur la façon de vivre dans la région liégeoise durant la seconde moitié du XIXe siècle. Toutefois, il ne s'agit là que d'un aspect de ce document : la vie sociale, les accidents de travail, l'administration de la commune, les écoles, etc. en sont d'autres non négligeables.

## CRITIQUE DE LA SOURCE ET PERSPECTIVES DE RECHERCHES

Les historiens ont souvent recours aux documents personnels tels que autobiographies, mémoires, journaux et *diaries* (14). Le regain d'intérêt suscité par ces sources s'explique notamment par l'essor de l'histoire des mentalités et plus récemment de l'histoire orale et de l'histoire du quotidien (15). Aujourd'hui la publication de nombreuses chroniques et "tranches de vie" fait recette auprès du grand public (16).

Dans cet éventail de sources, les *Mélanges* de Marnette occupent une place singulière. Oeuvre née de la volonté et de la patience d'un modeste ouvrier à domicile, elle n'est ni une autobiographie, ni une mo-

(14) Par exemple, en ce qui concerne les autobiographies : Jacques OZOUF, *Nous les maîtres d'école. Autobiographies d'instituteurs de la Belle Epoque*, Paris, 1967; David VINCENT, *Bread, Knowledge and Freedom. A Study of Nineteenth-Century Working-Class Autobiography*, Londres, 1981. A propos des mémoires et *diaries* : Alain LOTTIN, *Vie et mentalité d'un Lillois sous Louis XIV*, Lille, 1968; A. MACFARLANE, *The Family Life of Ralph Josselin, a Seventeenth-Century Clergyman. An Essay in Historical Anthropology*, Cambridge, 1970.

D'innombrables exemples d'utilisation de ce genre de sources pourraient être cités, tenons-en à quatre travaux : G. BOUCHARD, *Le village immobile, Senneley-en-Sologne au XVIIIe siècle*, Paris, 1972; Fr. LEBRUN, "Une famille angevine sous l'ancien régime d'après son "papier memorial" ", *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest (Anjou, Maine, Touraine)*, XXCII, 1975, pp. 47-52; E. LE-ROY LADURIE, "Ethnographie rurale du XVIIIe siècle : Rétif, à la Bretonne", *Ethnologie française*, nouvelle série, II, 1972, pp. 215-252; L. TILLY, "Individual Lives and Family Strategies in the French Proletariat", *Journal of Family History*, IV, 1979, pp. 137-152.

A propos de l'utilisation de ces documents personnels, voir : "Ego-documenten. Een bijzonder genre van historische bronnen", *Tijdschrift voor Geschiedenis*, LXXXIII, 1970, 2, pp. 145-309.

(15) J. LE GOFF, *Les mentalités. Une histoire ambiguë*, dans *Faire de l'histoire*, t. III, Paris, 1974, 76-94; Paul THOMPSON, *The Voice of the Past. Oral History*, Oxford, 1978; Fr. ZONABEND, *La mémoire longue. Temps et histoire au village*, Paris, 1980.

(16) Par exemple : Pierre-J. HELIAS, *Le cheval d'orgueil. Mémoires d'un Breton du pays bigouden*, Paris, 1976; Serge GRAFTEAUX, *Mémé Santerre. Une vie...*, Paris, 1975; E. GRENAU, A. PREVOST, *Grenadou, paysan français*, Paris, 1978; sans oublier le célèbre livre de Emile GUILLAUMIN, *La vie d'un simple*, Paris, réédition Stock, 1967.

nographie d'histoire locale, ni un pamphlet revendicatif. Certes l'auteur y livre des réflexions personnelles et des prises de position, mais à aucun moment il n'occupe le devant de la scène, il ne parle de lui-même. Sous sa plume, c'est en fait toute une couche sociale — celle des ouvriers à domicile alphabétisés, situés à mi-chemin entre les ouvriers et les notables locaux — qui s'exprime.

Aussi riche que soit ce manuscrit, il devra subir l'épreuve de la critique historique. Cette exigence conduit à la mise sur pied d'une méthodologie propre à ce type de sources. Il faut d'abord situer les *Mélanges* par rapport à d'autres documents personnels. Ainsi, en comparant l'oeuvre de Marnette avec les mémoires d'un vigneron piémontais contemporain, une étonnante similitude tant du point de vue de la forme que du contenu est clairement apparue (17). De là l'hypothèse selon laquelle on aurait affaire à un type de sources qui a ses règles propres et qui répond à un objectif précis, mérite d'être étudiée.

Ces documents se sont constitués à partir de quatre canaux d'informations qui sont aisément identifiables chez Marnette :

- l'observation personnelle : “*Je m'aperçois* durant l'office des vêpres à notre église, que l'instituteur communal [...] est à ce moment en état d'ivresse” (II, 302);
- la déclaration des témoins : “*Son beau-père m'a dit* que ledit Tous-saint [...], quoique marié, se rend fréquemment dans les maisons de prostitution” (V, 137-138);
- la rumeur publique qui s'exprime à travers les “on” : “En février 1883, *on parle* de nouveau de Toussaint” (V, 138), “il fut, *a-t-on dit*, l'auteur de deux enfants bâtards” (V, 338);
- la presse : ici la *Gazette de Liège*.

En rédigeant ses *Mélanges*, Marnette n'avait certes pas l'intention de les divulguer, trop d'épisodes scabreux le lui interdisaient. A aucun moment il n'explique les motifs qui le poussent à écrire; néanmoins le fait qu'à la fin de sa vie il ait confié ses cahiers à son curé, indique que ce dernier en était le vrai destinataire et le seul lecteur pour qui Marnette écrivait. Outre le souci de sauver de l'oubli une foule d'événements qui marquèrent, à ses yeux, la vie du village (et

(17) Les *Memorie* de Carlo Caligaris, vigneron de Gattinara, couvrent la période 1817-1897. Ce manuscrit fait actuellement l'objet d'une étude par Silvana PATRIARCA, diplômée en Histoire de l'Université de Turin. Avec elle, nous avons entrepris une analyse comparative de ce manuscrit avec celui de Vottem.

dont la plupart n'ont rien de scandaleux), il s'est senti animé du besoin de s'ériger en juge et gardien des bonnes moeurs et de la tradition chrétienne. Il a cru bon de fournir un tableau réaliste, selon lui, de la vie paroissiale afin d'éclairer son pasteur.

La partialité de son discours ne fait évidemment aucun doute; elle est elle-même pleine d'enseignements pour l'historien car elle livre la façon de voir, de penser d'une couche sociale face aux changements qui surviennent au cours de la seconde moitié du XIXe siècle. A travers un tel document, c'est toute la vie du village, avec son réseau de sociabilité (fêtes, sociétés, cabarets) et d'interconnaissance (chacun connaît et épie son voisin), qu'il s'agit de dégager.

Loin de concurrencer une analyse en histoire sociale basée sur les méthodes quantitatives, une étude de "micro-histoire" de ce document la complète et l'enrichit heureusement (18).

**HET LEVEN VAN IEDERE DAG IN DE LUIKSE INDUSTRIELE  
VOORSTEDEN OP HET EIND VAN DE VORIGE EEUW,  
AAN DE HAND VAN EEN DORPSKRONIEK**

door

René LEBOUTTE

**SAMENVATTING**

Als de sociale geschiedenis de arbeiderswereld wil benaderen en begrijpen beschikt zij meestal slechts over bronnen van waarnemers die sociaal en cultureel zeer ver verwijderd zijn van het milieu dat zij beschrijven.

De originaliteit en de rijkdom van de *Mélanges* van Gaspard Marnette liggen juist in het feit dat dit manuscript afkomstig is van een bescheiden wapenmaker die van 1837 tot 1908 in Vottem leefde. Hij begon in 1865 zijn dag-

(18) C'est la démarche adoptée par Louise TILLY, *op.cit.*; voir aussi : A. MAC-FARLANE, "History, anthropology and the study of communities", *Social History*, 1977, no. 5, pp. 631-652.

Dans les extraits cités ici, nous avons respecté l'orthographe et la ponctuation du texte original de Marnette. Il est clair que les fautes abondent (p. 729 : "j'ai du commencer" au lieu de "j'ai dû commencer", p. 735-736 : "les maisons mal famée" pour "les maisons malfamées"). Afin de ne pas alourdir ces extraits, nous n'avons eu recours à la mention *sic* que dans quelques cas prêtant à confusion.

## SAMENVATTING — SUMMARY

boek bij te houden en tot 1903 tekende hij geduldig alle mogelijke gebeurtenissen uit het alledaagse leven op. Toch krijgen sommige thema's een zeer bijzondere plaats, zoals : parochiaal leven, burentwisten, plaatselijke politieke strubbelingen, meteorologische waarnemingen, enz. Het liefst van al echter schetst hij morele portretten — die soms zeer scherp zijn — van zijn medeburgers. Tevens brengt hij een getuigenis van heel wat aspecten uit het privéleven van het volksmilieu : concubinaat, venerische ziekten, prostitutie, alcoholisme...

Een dergelijk document kan herhaaldelijk gelezen worden en is niet alleen voor de sociale geschiedenis van belang, maar ook voor de historische demografie, de etnologie, de mentaliteitsgeschiedenis, enz.

Alvorens het volledig bruikbaar zal zijn is er echter eerst nog enige kritische arbeid nodig, waarmee wij al maanden bezig zijn. Een project voor analyse en publicatie ligt thans ter studie.

## EVERYDAY LIFE IN THE LIEGE INDUSTRIAL SUBURBS AT THE THE END OF LAST CENTURY THROUGH A VILLAGE CHRONICLE

by

René LEBOUTTE

### SUMMARY

In its attempt at penetrating into the workers' world and at understanding it, social history can usually rely only on sources provided by observers with social and cultural backgrounds differing widely from the milieu they describe. The originality and the wealth of the *Mélanges* by Gaspard Marnette lie precisely in the fact that this manuscript was written by a modest labourer from the Liège suburbs. Marnette was a home-working gunsmith who lived at Vottem from 1837 to 1908.

He started his diary in 1865 and until 1903 he patiently noted whatever happened in everyday life. Yet, he devotes special attention to certain themes such as : parochial life, rivalries among neighbours, local political struggles, meteorological observations, etc.

His favourite work, however, consists of drawing moral profiles — which are sometimes quite harsh — of his fellow-townspeople. At the same time he bears witness to many aspects of private life in a popular milieu : concubinage, venereal diseases, prostitution, alcoholism... Such a document can be read repeatedly and is of interest not only to social history, but also to historical demography, ethnology, history of mentalities. Yet, its exploitation requires a preliminary critical work, which we started several months ago. A project for the analysis and publication of this document is being studied.

René Leboutte, 6, rue Joseph Delboeuf, B-4020 Liège